les larmes qui roulaient le long de ses joues.

— Parlez, vieillard, parlez ! dit le capitaine général, qui ne put dissimuler ses alarmes.

— Pourquoi ai-je à vous annoncer de telles nouvelles ! murmura Hubert, en sanglotant.

— Et ces nouvelles ? demanda la jeune fille, en quittant le bras de son père pour saisir celui du vieil intendant. Parlez... je vous en conjure, ne me tenez pas en suspens, qu'est-ce qui est arrivé à ma mère ; car je sais maintenant qu'elle est ma mère !

— Blanche, mon enfant, aie du courage, dit Zitzka, d'une voix que l'agitation rendait presque inintelligible. Tu vois que ce bon vieillard est hors d'état de te répondre, qu'il est presque suffoqué par sa douleur, et nous ne pouvons que trop deviner la fatale vérité !

— Hélas ! illustre chef, vous n'avez dit que trop vrai ! répondit Hubert ; celle que vous venez chercher n'est plus !

— N'est plus ! répéta Zitzka, qui sentit le cœur lui manquer en voyant s'évanouir sa dernière espérance.

Blanche, dans l'explosion de sa douleur, était tombée à genoux.

Le capitaine général se hâta de la relever ; et au même instant plusieurs personnes entendant ces cris et ces lamentations sortirent de l'appartement avec lequel communiquait la porte que nous avons mentionnée. Des hommes vêtus de longues robes noires, et des femmes portant l'habit blanc des carmélites se pressèrent autour du groupe formé par Hubert, le guerrier Taborite et la malheureuse Blanche. Mais, sur les instances de l'intendant, tous rentrèrent dans l'appartement où Zitzka conduisit sa fille.

Hubert referma la porte ; et quand elle fut un peu calmée, Blanche supplia le vieillard de répondre à ses questions. Elle voulait savoir depuis combien de temps était morte la dame Blanche, si c'était aux horreurs de la famine qu'elle avait succombé, où elle était enterrée ; et, en un mot, toutes les particularités qui la concernaient.

— Quoique nous ayons eu tous à souffrir du manque de nourriture, dit Hubert, notre vénérée maîtresse n'a pas succombé victime des tortures de la faim. Sa constitution depuis si longtemps minée par le chagrin n'a pu résister au choc qu'elle éprouva, il y a six semaines, lorsqu'un accident la rendit témoin de la mort hideuse du marquis de Schomberg et de la baronne Hamelin, qui reçurent le baiser de la vierge !

— Ah ! c'est ainsi qu'a péri la baronne ? observa Zitzka. Mais continuez, ajouta-t-il aussitôt.

— Il y a seulement trois jours qu'elle a rendu le dernier soupir, reprit Hubert ; et ses restes n'ont pas encore été confiés au tombeau. La vérité est que l'état de misère et d'incertitude où le siège a réduit tout le monde dans le château, ici et en haut, a retardé les préparatifs que nous nous proposons de faire pour ses obsèques. Et pourtant ce ne sont pas les pleureurs qui manquent, ajouta Hubert, en promenant lentement ses regards sur l'assemblée qui les entourait.

Tous les assistants regardaient Zitzka avec une sorte d'étonnement et d'anxiété : car Lionel et Conrad qui étaient dans la foule, avaient reconnu le chef des Taborites et l'avaient signalé aux autres.

— Oni, en effet, il y a des pleureurs, observa Zitzka, si tous ceux que je vois autour de moi la regrettent assez pour prier pour elle.

— Il n'en est pas un de ceux ici présents que celle dont les restes sont dans cette chambre à côté, n'ait sauvé du supplice de la statue de bronze, répliqua Hubert.

— Vous dites que son corps repose dans cette chambre, murmura Blanche, en prenant la main du vieillard, et en fixant sur lui ses yeux pleins de larmes.

— Oui, et vous pourrez contempler pour la dernière fois ses traits de marbre, dit Hubert, qui comprit le regard de supplication que la jeune fille attachait ainsi sur lui.

En parlant ainsi, il se dirigea vers la chambre qu'il avait indiquée. Blanche et le capitaine des Taborites l'accompagnèrent, et furent eux-mêmes suivis par tous les membres de la communauté.

Hubert ouvrit lentement et solennellement la porte : le corps de la dame Blanche reposait sur un lit dressé à l'autre extrémité

de la pièce. Elle était vêtue de cet habit de carmélite qu'elle portait habituellement durant sa vie ; ses mains étaient croisées sur sa poitrine, et son visage avait encore l'expression de la sainte résignation dont elle était animée à ses derniers moments.

Blanche se pencha sur le lit, et au moment où elle baisa le front glacé de sa mère, de grosses larmes roulaient de ses joues sur celles de la morte. Le capitaine général aussi se pencha sur celle qui n'était plus, et le guerrier fut agité de bien profondes émotions, en contemplant ces traits qu'il avait vus, il y avait de cela vingt ans, si beaux, et qu'il n'avait jamais plus espéré revoir.

Puis, le guerrier et la jeune fille s'agenouillèrent à côté du lit ; et Hubert étendant les bras comme un prophète vers les hommes vêtus de noir et les femmes enveloppées dans leurs robes blanches, s'écria d'un ton mesuré et solennel : — A genoux, mes frères, à genoux, mes sœurs, et prions pour le repos de l'âme d'Ermenouda, baronne de Rotenberg !

Et alors les assistants apprirent pour la première fois que celle qui avait été si longtemps leur génie tutélaire n'était autre que la femme du baron de Rotenberg, cette même femme que le monde supposait être morte depuis vingt ans, et à la mémoire de qui on avait élevé un superbe tombeau de marbre !

L'on pria durant un quart d'heure environ, puis, sur un signe du vénérable Hubert, tout le monde se retira, et quand une fois la porte fut refermée, Zitzka expliqua ce qu'il désirait qu'on fit.

— Les restes de la baronne seront enterrés cette nuit, dit-il ; et la tombe élevée à sa mémoire cessera d'être une hideuse moquerie. Je vais retourner au camp, et je reviendrai le plus vite possible, avec des provisions et des maçons pour ouvrir le monument de marbre et le sceller ensuite, lorsqu'on y aura déposé la mère de Blanche. Tu resteras ici, mon enfant, continua-t-il, en s'adressant à sa fille ; et Hubert te donnera toutes les explications que tu pourras désirer. Dans une demi-heure je serai de retour : nous procéderons à l'enterrement, et nous rendrons ensuite à la liberté les malheureuses victimes de cet infâme tribunal.

A ces dernières paroles du capitaine des Taborites, la plus grande agitation régna dans l'appartement. Parmi les prisonniers de la statue de bronze, les uns sentirent les forces leur manquer à l'idée de sortir du tombeau où ils avaient été enfermés vivants ; d'autres tombèrent à genoux et rendirent à Dieu des actions de grâce. Il y en eut qui éclatèrent en sanglots ; beaucoup se jetèrent dans les bras les uns des autres, et qui poussèrent des cris de joie, oubliant que le corps de leur bienfaitrice était là dans la chambre à côté d'eux.

Mais les plus heureux peut-être furent Lionel et Conrad, les deux pages de Henri de Brabant.

Zitzka recommanda Blanche à Hubert, et sortit seul, refusant de se faire accompagner à travers les souterrains. Il n'était pas fâché, d'ailleurs, de se trouver seul après les incidents qui venaient de l'ébranler, et il avait la persuasion qu'en étant muni de la lampe que lui avait remise l'intendant, il n'aurait pas de peine à retrouver sa route.

Il traversa la chambre circulaire, et entra dans la grande salle où se trouvait la statue de bronze. La curiosité le poussa à s'approcher de l'image pour la contempler ; mais à peine avait-il commencé à en étudier les détails, que le bruit de plusieurs pas se dirigeant de son côté frappa ses oreilles. Il se retourna, et vit la chambre circulaire déjà remplie d'hommes armés, et deux ou trois d'entre eux tenaient chacun une lampe à la main. Au même instant ils aperçurent Zitzka, et le reconnurent sur le champ.

Alors, pareils à des forcenés, ils se précipitèrent sur le taborite, pour se venger de l'homme qui était l'auteur de toutes leurs souffrances et de toutes leurs humiliations, de l'homme qui leur faisait endurer toutes les horreurs de la famine, et dans les mains de qui le château allait bientôt être livré !

— Quoi ! Zitzka ici ! Est-ce possible ! s'écria Cyprien qui conduisit la bande.

Le fait est que Cyprien craignant de tomber à la merci du capitaine-général des Taborites, avait déterminé quarante ou cinquante soldats de la garnison à profiter avec lui de l'obscurité de la nuit pour se frayer un chemin à travers les lignes de l'ennemi ; et ils traversaient en ce moment les souterrains pou-